

C'était en 2000 et le lancement de *La Guérison* par les Éditions de la Différence était imminent. Michel Butor, prophète du roman plurilingue (en réalité, prophète de l'Intertexte) avait aimé le manuscrit. Joaquim Vital, l'éditeur, avait décidé d'imprimer, sous forme de bandeau, l'éloge fait par Butor. Le bandeau devait tenir ensemble les deux tomes de l'œuvre : le texte lui-même, écrit en plusieurs langues (français, italien, anglais, castillan, un peu de latin et aussi de mapudungún, le dialecte des Araucans), et un glossaire -*De l'éloquence en langue d'oïl*- contenant les traductions. J'avais rédigé le glossaire pour suivre les recommandations de Michel Butor, lequel se mettait à la place du lecteur incapable d'aller au-delà de sa langue maternelle. Le pari des Éditions de la Différence (du jamais-vu dans le monde de l'édition parisienne) semblait aussi révolutionnaire que beau et insensé.

J'avais demandé à Joaquim Vital de publier le livre en mettant l'accent sur un fait fondamental : *La Guérison* n'est pas un roman, mais un "intertexte", le genre qui va peu à peu remplacer le premier, comme je le dis à Sollers dans ma *Correspondance*. Pourtant, Joaquim Vital, qui avait cassé sa tirelire pour assurer la qualité et l'élégance de l'édition, réussit à me

convaincre de publier le livre sous la rubrique " roman " en me donnant un argument de poids : « Si je le publie comme " Intertexte ", il peut t'arriver le même malheur qu'à Breton à New York, où les libraires placèrent *Les Champs Magnétiques* dans le rayon " électricité ". Tu risques de trouver *La Guérison* dans le rayon " cybernétique " » me dit-il.

Pour résumer : *La Guérison* est une sorte de "nouvelle *Divine Comédie* " écrite par un fou (moi-même, évidemment) qui se prend pour Dante Alighieri. Sa parution en 2000 coïncidait avec la célébration des 700 ans du voyage dans l'au-delà du poète et sa conception de la *Commedia* (Pâques, XIIIe siècle). Ce fut ce que Sollers, dantologue supposé, apprit de Colette Lambrichs, la responsable de la publication du livre, alors qu'elle s'était rendue chez Gallimard pour négocier les droits d'une éventuelle édition de poche. « J'espère que la parution de *La Guérison* ne vous incommodera pas » avait-elle dit, en substance, à Sollers. « Pensez-vous ! » avait rétorqué celui-ci, sans autre commentaire.

Les commentaires, il les ferait plus tard avec son état-major, convoqué d'urgence dans les bureaux de l'*Infini*. Non seulement Sollers

avait oublié l'anniversaire de la *Commedia* mais, un peu gaga avant l'heure, il ne se souvenait pas très bien de l'auteur (son tailleur-habilleur-sorbonnard, Philippe Forest, eut le plus grand mal à lui rappeler que ce n'était pas Victor Hugo, mais Dante Alighieri). En tout cas, ayant écrit dans sa jeunesse telquellienne un article sur Dante et les limites de l'écriture, il n'était pas question, au moment d'un anniversaire célébré dans le monde entier, de se laisser doubler par le premier Indien venu à Paris. Il fallait absolument faire quelque chose pour éviter une telle humiliation. Les valets de cul de Sollers, payés par il Padrino, lui confirmèrent la gravité du problème : Pâques 2000 était déjà-là et le lancement de *La Guérison* prévu pour le mois de juillet. Sollers n'avait pas le temps de concocter un "roman cadeau d'anniversaire", même en faisant travailler 24 heures sur 24 tous les " nègres " de la Maison. La situation était désespérée et le ridicule, inévitable. Heureusement pour les cinq familles du milieu germanopratin, il Padrino è un Padrino vero : Antonio ramena au calme tout ce beau monde.

Pour commencer, il demanda à Sollers (à genou et en larmes) de s'abstenir d'écrire

des conneries sur le sujet. Ensuite, il fit venir chez lui les patrons de Desclée de Brouwer, la maison d'édition des cathos français, plus ou moins traditionalistes. Ils ne pouvaient pas lui refuser (eux, qui devaient tant à il Padrino) un "petit service". Ils acceptèrent donc sa demande sans broncher : étant donné que Sollers était incapable de pondre à la hâte quelque chose de consistant, Desclée de Brouwer s'engageait à publier à toute vitesse, dans un livre au format encore plus grand que le grand format de *La Guérison*, un entretien bidon où le dantologue en question allait citer d'innombrables et interminables extraits pris dans l'œuvre dantesque, extraits utilisés comme remplissage pour "donner du volume" au bouquin. Titre de l'œuvre : *La Divine Comédie*. Auteur : Philippe Sollers. Tel quel.

Il Padrino è un vero padrino : Sollers, toujours à genoux, baisa ses mains en sanglotant, cette fois de bonheur. L'affaire était réglée, d'autant plus que les services de distribution de la Maison s'occuperaient d'imposer aux libraires de placer un tas d'exemplaires à côté de leurs Caisses et de faire la publicité de *La Divine Comédie* et de son véritable auteur, Philippe Sollers, jusque-là

injustement méconnu, y compris à Florence. Et, ordre fut donné d'étrangler (financièrement, dans un premier temps) le pauvre Joaquim Vital, de récupérer la boutique de La Différence et de la donner à quelqu'un de plus docile. Pour sûr, afin de faire passer l'ensemble de l'affaire comme un simple *negozio*, on éviterait toute allusion à une *vendetta* inexistante contre un Indien plus inexistant encore. Tout est bien qui finit bien. Sauf, un détail.

Les journalistes littéraires, n'ayant pas été prévenus suffisamment tôt en raison du peu de temps dont disposait Desclées & B, n'eurent aucun mal à flairer la supercherie. Et, avant qu'il Padrino n'eût donné le "la", la critique parisienne (et même internationale) commença de saluer la parution de *La Guérison* en la comparant, plutôt avantageusement, à la *Divine Comédie* de Sollers ... photos à l'appui. Ainsi, dans le *Nouvel Observateur* n°1877, du 26 octobre au 1^{er} novembre 2000, p.176, on peut voir ma tête d'Indien et, sur une photo placée au-dessus, Sollers agenouillé, cette fois-ci devant le pape Jean-Paul II, celui-là même qui s'était rendu au Chili et avait béni, lors d'une cérémonie militaire à Santiago, les troupes du général Pinochet. Dans la scène

photographiée, Sollers lui présente son chef d'œuvre, tout en lui assurant que la *Divine Comédie* est " le diamant de l'art catholique "... niaiserie qui prouve que Sollers n'a jamais compris la *Commedia*, poème syncrétique des trois grandes religions monothéistes, comme cela apparaît nettement lorsqu'on analyse en profondeur la structure ésotérique de l'œuvre, fondée sur la Bible, la Kabbale et le Livre de l'échelle de Mahomet. Pure coïncidence, les photos et l'article de Didier Jacob les accompagnant, ont disparu des archives depuis le passage de Sollers au Nouvel Obs comme critique littéraire d'appoint. (Par contre, les critiques parues dans *Libération*, *Les Inrockuptibles*, *Le Soir de Bruxelles*, *Le Temps de Genève*, etc. sont toujours accessibles par Internet.).